

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 9

Artikel: La scie muette et...l'autre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204074>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et facilite la digestion. Mais, buvez en temps opportun. N'imitiez pas l'alcoolique qui boit à jeun : le matin pour « tuer le ver » ; avant le repas, pour se donner de l'appétit ; à toute heure pour calmer une soif imaginaire. L'alcool le brûle ; la bière l'empâte ; les essences l'empoisonnent. Il sème la gastrite, l'artério-sclérose, l'hypertrophie du cœur et la cirrhose du foie.

» Entre les repas, ne buvez que de l'eau pure ; un verre, pris au réveil, lave les arthritiques et les rhumatisants. Pendant le repas, buvez sans excès, lentement, et de bon vin ; l'attention qu'il mérite vous engagera à le déguster avec une sage lenteur. Ne causez pas trop ; un voisin obligeant, un domestique trop bien stylé, remplissent sans cesse les verres du bavard qui, d'un geste machinal, les vide dès qu'il les voit pleins. Craignez les eaux malsaines ; ne cédez point pourtant à la phobie du microbe ; Versailles, qu'alimente la Seine, a moins de fièvres typhoïdes que beaucoup de villes pourvues d'eau de source.

» Ne vous habituez pas aux eaux minérales ; les plus faibles, à la longue, peuvent épuiser les reins. N'abusez pas de l'eau de seltz ; le gaz qu'elle contient en excès dilate l'estomac.

» L'hygiène, comme on voit, n'exclut pas le plaisir.

Il est évident que si ces lignes avaient été écrites en Suisse, le madère, le bordeaux, le bourgogne, le champagne eussent cédé la place au villeneuve, à l'yverne, au lavaux, au la côte, au bonvillars, au cortailod, au malvoisie, au fendant, etc., etc., toutes « fines gouttes » qui croissent sur nos coteaux.

La chorale officielle. — Un de nos journaux rendant compte de la séance des Chambres dans laquelle eurent lieu les élections constitutionnelles annuelles disait :

« M. Jaeger est élu président du Tribunal fédéral par 117 voix sur 143 *exécutants*. »

Onna tséropa. — Dans le tram Orbe-Chavornay :

Deux particuliers ne peuvent comprendre l'attitude d'un convive qui, dans un banquet de fête, n'a presque pas bu ni mangé, et concluent en disant :

— Que n'ausse pas medzi, pacheinze, que ne paù ne paù ! mà que n'ausse pas voliu bère, n'est qu'onna tséropa ! C. D.

LES MÉMOIRES DE MISTRAL

LES mémoires de l'illustre auteur de *Mireille* ont enfin paru. Ils étaient attendus avec impatience, depuis de longues années, par ses nombreux admirateurs. Ceux-ci viennent de passer, à leur lecture, les plus belles heures qu'il soit possible de rêver.

Nous autres, gens du Nord, montagnards souffletés par les rafales de bise et les bourrasques de neige, avons eu pour ensoleiller nos journées d'hiver brumeuses et glacées, la plus chaude, la plus lumineuse, la plus splendide vision du Midi que poète génial puisse imaginer.

■ Nos lecteurs ne s'attendent pas à ce que nous étions devant eux toutes les merveilles que nos yeux éblouis ont contemplées et admirées. D'ailleurs, ces colonnes ne s'y prêtent pas ; puis, pour le faire, et le faire dignement, il nous faudrait en main la plume du Maître lui-même. Or, en sa présence, l'envie nous saisisait de briser la nôtre. Car, pauvre avorton d'écrivain, qui sommes-nous

■ * Il en a été tiré, simultanément, trois éditions. Une édition provençale et une édition française, format in-16 ; puis, une édition de bibliothèque, in-8°, sur vélin, donnant les textes provençal et français. Paris, PLON-NOURRIT et Cie, imprimeurs-éditeurs, et Bibliothèque des Annales politiques et littéraires.

La scie muette et... l'autre.

UN nouveau conducteur spirituel a été installé officiellement, il y a quelques mois, dans une paroisse de montagne. Après le sermon obligé, il y eut, ce jour-là, le non moins traditionnel dîner, offert par la municipalité. On but à la santé de M. le ministre ; la fanfare locale joua ses morceaux les plus entraînants ; bref, ce fut une petite fête « de sorte ».

Voulut-il témoigner combien il était sensible à ce réconfortant accueil, et de quel zèle il se sentait enflammé pour les choses de son ministère ? On ne le sait ; mais le fait est que le nouveau pasteur se crut tenu d'employer entièrement les deux heures fixées pour le culte et qu'il allongea un peu ses prédications. Ce zèle n'était pas du goût des hommes, notamment des municipaux habitués à prendre leur apéritif à « moins dix ». Aussi, à la première séance de la municipalité, grande discussion pour savoir comment on pourrait faire comprendre au pasteur le sentiment de ses ouailles. Finalement, pleins pouvoirs furent octroyés à la section des bâtiments, qui devait s'occuper précieusement d'une réparation au seuil du porche de l'église. Ce travail, la susdite section le confia au menuisier de l'endroit, en lui enjoignant de ne s'y mettre que le samedi et de laisser ses outils à l'église. Ainsi fut fait. Or, le dimanche suivant, qui était le jour du Jeûne fédéral, tout le monde put voir, suspendue bien en vue, au pilier le plus proche de la chaire, la scie du menuisier.

Le pasteur comprit, et depuis lors ses sermons sont courts et bons. O. TANTIQUE.

La « douloureuse ».

ECOUTEZ donc encore ceci, reprit le vieux médecin :

Le médecin se montre parfois très compatissant pour les souffrances des malades, pour les inquiétudes des parents ; il accompagne ses conseils de bonnes paroles, d'égards qui ne sauraient être payés en espèces sonnantes. On conçoit donc qu'un malade cherche à lui témoigner, par l'envoi de quelques présents — produits de sa chasse, de sa basse-cour, fruits de son jardin — qu'il a été sensible à ses bons soins.

J'ai conservé un agréable souvenir d'un humble panier de raisins qui m'était envoyé chaque année par une femme, longtemps encore après que j'eus quitté le pays qu'elle habitait. Je l'a-

pour parler de Mistral ? A quoi servirait, je vous le demande, à l'infime grillon, que sa destinée rive au sol, de vouloir tenter de s'élever vers les hauteurs vertigineuses où seul l'aigle plane en roi ? N'est-il pas plus sage pour lui de regagner sa touffe d'herbe et de s'y blottir ? A l'audition des grandes symphonies tout le monde se recueille, ferme les yeux et écoute. Croyez-moi, faisons de même, recueillons-nous et écoutons.

Écoutons, si vous le voulez, l'épisode émouvant des relations du poète, alors étudiant, avec Louise, la jeune fille chaste et candide, qui mourut d'amour pour lui... Oui ! — je sens que vous me regardez sceptiques, — j'ai bien dit, qui mourut d'amour pour lui ; qui mourut pour le jeune, le beau, le noble, aujourd'hui le grand Frédéric Mistral ! Notre époque, qui enseigne à se signer devant les dieux Science, Machine et Progrès, nous a déshabitués des grands exemples d'attachements impérissables. Alions un peu sous le ciel de Provence assister au spectacle sublime des affections éternelles !

Je connais un vieux célibataire de mes amis, passant pour endurci, qui a lu au moins vingt fois la page qui va suivre, et qui, chaque fois (je ne mens point), en a eu plein les yeux de larmes. Silence donc et prêtez l'oreille.

* * *

... Cette année-là (1848 — Mistral avait dix-huit ans), après les vendanges, mes parents m'en

voyèrent d'une hernie étranglée et lui avais demandé des honoraires peu élevés.

Seulement, l'immense majorité des présents arrivent chez le médecin avant le paiement de ses soins, afin de le disposer à être moins exigeant.

A mes débuts, plusieurs malades m'envoyèrent quelques présents : une truite de rivière, une paire de poulets et de pigeons, voire même une douzaine d'œufs. Lorsqu'ils vinrent me payer, je diminuai en conséquence les honoraires qui m'étaient dus. Je le fis largement. Cela se sut bientôt, et les présents se mirent à pleuvoir chez moi. Au printemps, lorsque les poules vinrent à pondre avec ardeur, je reçus, en une seule semaine, vingt-sept douzaines d'œufs.

Au bout de quelque temps, j'en vins à ne plus tenir compte de ces envois en rédigeant mes notes. Dans leur désappointement, quelques malades me disaient bien, en lisant le taux des honoraires demandés :

— Monsieur le docteur a-t-il reçu les œufs que j'ai remis à sa cuisinière ?

C'était peine perdue.

✱

En sortant de chez un jardinier qui avait un enfant gravement malade, je longuais pour gagner la porte une plate-bande de rosiers remontants en pleine floraison. J'en fis compliment à la jardinière.

— Quelques-unes de ces roses vous plairaient-elles ? je serais heureuse de vous en offrir, fit-elle.

Et n'attendant pas ma réponse, elle en coupa et m'en présenta plusieurs, sans négliger toutefois la précaution d'enlever, par de rapides coups d'ongles, les yeux ou bourgeons qui auraient pu être employés à greffer.

A chacune de mes visites suivantes, quatre ou cinq roses m'étaient ainsi offertes, accompagnées du plus charmant sourire.

En rédigeant la note de mes honoraires, je fis certainement avec moins de sévérité, à raison de ces offres, que je croyais toutes gracieuses. Mais une facture, où chaque bouquet de roses était noté et tarifé — le gracieux sourire n'y figurait pourtant pas — me fut envoyée en déduction d'une partie de mes honoraires.

Chacun doit vivre de son état, qu'il consiste à donner des conseils ou à vendre des roses ; seulement les premiers avaient été demandés, les secondes offertes.

Il m'est arrivé de voir un malade me reprocher de ne pas lui tenir compte de la croûte de

voyèrent à Aix pour étudier le droit. Mais, avant de partir, une aventure m'arriva, sympathique et touchante, que je veux conter ici.

Dans un Mas rapproché du nôtre était venue s'établir une famille de la ville où il y avait des demoiselles que nous rencontrions parfois. Vers la fin de l'été, ces jeunes filles, avec leur mère, nous firent une visite ; et ma mère, avenante, leur offrit le « caillé ».

... Et voilà que nous mangeâmes, avec ces demoiselles, une jatte de caillé. Et l'une d'elles, qui paraissait de mon âge, avait de grands yeux noirs, des yeux langoureux, qui toujours me regardaient. On l'appelait Louise.

Nous allâmes voir les paons, qui, dans l'aire, étaient leur queue en arc-en-ciel, les abeilles et leurs ruches alignées à l'abri du vent, les agneaux qui bélaient enfermés dans le bercail, le puits avec sa treille portée par des piliers de pierre ; enfin tout ce qui, au Mas, pouvait les intéresser. Louise, elle, semblait cheminer dans l'extase.

Quand nous fûmes au jardin, dans le temps que ma mère causait avec la sienne et cueillait à ses sœurs quelques poires beurrées, nous nous étions, nous deux, assis sur le parapet de notre vieux Puits à roue.

— Il faut, soudain me fit Mlle Louise, que je vous dise ceci : ne vous souvient-il pas, monsieur, d'une petite robe, une robe de mousseline, que votre